

Mars 2013

*Fiche de l'Irsem n°25*

*Le paradoxe de la stabilité/instabilité : la bombe  
nucléaire comme facteur de paix globale et de guerre  
locale*

Adrien SCHU

Pour citer ce document :

Adrien SCHU, “ *Le paradoxe de la  
stabilité/instabilité : la bombe nucléaire  
comme facteur de paix globale et de guerre  
locale*”

*Fiche de l'Irsem n° 25*, février 2013, 8  
pages

[www.defense.gouv.fr/irsem](http://www.defense.gouv.fr/irsem)

Mars 2013

Le paradoxe de la stabilité/instabilité stipule que la possession d'armes nucléaires par deux Etats rend une confrontation militaire directe entre eux improbable, tout en favorisant les guerres limitées ou indirectes. Ce concept fait donc de la bombe nucléaire un facteur de paix systémique et de violence non-systémique. Il apparaît particulièrement pertinent pour expliquer la dualité de la Guerre froide : celle-ci fut caractérisée à la fois par l'absence de guerre directe entre les Etats-Unis et l'Union Soviétique, mais également par la multiplication des guerres « proxy », par lesquelles les deux Grands s'affrontaient indirectement.

Depuis la fin de la Guerre froide, de nombreux auteurs ont eu recours au paradoxe de la stabilité/instabilité pour décrire la dynamique indo-pakistanaise. Les deux Etats ont vécu ces dernières décennies une série de crises dont l'initiation fut probablement favorisée par la nucléarisation du Pakistan. Jusqu'à présent, la dissuasion nucléaire a permis à ces crises de ne pas dégénérer en guerre totale, voire nucléaire.

Sous la paix, la guerre : le paradoxe de la stabilité/instabilité dans le débat sur la dissuasion nucléaire au temps de la Guerre froide

### **La bombe nucléaire comme facteur de stabilité**

La période de la guerre froide fut une période de tensions et de divergences idéologiques, émaillée d'événements – les crises de Berlin, la crise des missiles de Cuba, etc. – qui auraient pu dégénérer en une guerre totale. Et pourtant, elle fut une période de paix systémique. Malgré la multitude des provocations, il n'y a pas eu de confrontation militaire directe entre les Etats-Unis et l'Union Soviétique. Pour expliquer cette « longue paix<sup>1</sup> », les auteurs Réalistes ont mis en avant le facteur nucléaire.

L'apparition de l'arme atomique aurait constitué une véritable révolution qui aurait modifié les approches traditionnelles de la guerre comme outil politique au service des gouvernants. L'extraordinaire capacité de destruction<sup>2</sup> des armes en question rend leur recours improbable puisque extrêmement coûteux : la seule conséquence d'une guerre nucléaire totale serait la destruction, assurée, des belligérants – non seulement de leurs armées, mais aussi, et surtout, de leur société, de leur Etat et de leur économie. C'est la théorie de la destruction mutuelle assurée, qui repose sur le maintien d'une capacité de frappe en second.

Dès lors, la possession par les deux principales puissances, les Etats-Unis et l'Union Soviétique, d'armes nucléaires a pour conséquence une stabilité au niveau systémique que Raymond Aron (1976, p. 149) définit ainsi : « une situation dans laquelle les duellistes sont incités impérieusement à ne pas utiliser leurs armes parce qu'ils détiennent tous deux la capacité de se détruire et qu'ils ne possèdent ni l'un ni l'autre la capacité de se désarmer ».

---

<sup>1</sup> Titre d'un article puis d'un ouvrage de John Lewis Gaddis (1986 et 1987)

<sup>2</sup> En anglais, l'on parle d'ailleurs de « weapon of total destruction » et non pas seulement de « weapon of mass destruction ».

Mars 2013

**Quelques références essentielles :**

ARON, Raymond. *Penser la guerre, Clausewitz*, vol. II, *L'âge planétaire*, Paris, Gallimard, 1976  
BRODIE, Bernard. *The absolute weapon*, New York, Harcourt Brace, 1946  
GADDIS, John Lewis. *The long peace*, Oxford, Oxford University Press, 1987  
GADDIS, John Lewis. "The Long Peace". *International Security*, printemps 1986, vol.10, No. 2; p. 99-142  
SAGAN, Scott, WALTZ, Kenneth. *The spread of nuclear weapons. A debate*. New York, Norton, 1995  
WALTZ, Kenneth. "Toward nuclear peace", in WALTZ, Kennet. *Realism and international politics*, London, Routledge, 2008, p. 260-275

**Pour une approche critique :**

MUELLER, John. *Retreat from doomsday. The obsolescence of major war*, New York, Basic Books, 1989  
MUELLER, John. "The essential irrelevance of nuclear weapons: Stability in the postwar world". *International Security*, automne 1988, vol. 13, No. 2 ; p. 55-79.

**La bombe nucléaire comme facteur d'instabilité**

**Un consensus académique**

La guerre froide fut donc une période de paix systémique. Toutefois, de la fin de la seconde Guerre mondiale jusqu'à la chute de l'Union Soviétique, nous avons assisté à une multiplication des guerres régionales, locales ou civiles – guerres dans lesquelles sont intervenus et les Etats-Unis et l'URSS. La paix entre les grandes puissances s'est ainsi accompagnée d'un essor de la conflictualité de basse-intensité à un niveau non-systémique.

Ce paradoxe – paix globale, guerre locale – est mis en avant dès 1954 par l'historien militaire Liddell Hart : « dans la mesure où la bombe H réduit la probabilité d'une guerre totale, elle augmente la probabilité d'une guerre limitée [...] »<sup>3</sup>. Il faudra toutefois attendre 1965 et la contribution de Glenn H. Snyder pour que ce paradoxe soit véritablement théorisé.

La définition la plus couramment donnée du paradoxe de la stabilité/instabilité est fournie par Robert Jervis (1984, p. 31) : « To the extent that the military balance is stable at the level of all-out nuclear war, it will become less stable at lower levels of violence ». La stabilité au niveau supérieur s'accompagne d'une instabilité au niveau inférieur. Depuis, l'existence de ce paradoxe semble faire consensus parmi les Internationalistes, qu'ils soient « optimistes » (la bombe nucléaire étant un facteur de paix, la prolifération est donc souhaitable) ou « pessimistes » (dénonçant le risque d'une guerre nucléaire délibérée ou accidentelle). Kenneth Waltz (2003, p. 122), le chef de file du premier courant, proclame ainsi que les armes nucléaires « poussent les Etats à mener des guerres limitées » quand Scott Sagan (2003, p. 97), le leader du second courant, explique que « la stabilité nucléaire [permet] de conduire des actions plus offensives avec impunité ».

Ce consensus académique s'explique probablement par le fait que les deux camps trouvent dans le paradoxe de la stabilité/instabilité des éléments de satisfaction. C'est ce qu'a établi Robert Rauchhaus, auteur d'une étude démontrant statistiquement l'existence du paradoxe de la stabilité/instabilité. Selon lui, Kenneth Waltz a raison quand il proclame que la bombe nucléaire participe à la « grande paix », mais Scott Sagan a également raison en insistant sur l'absence d'effet pacificateur de la bombe nucléaire.

<sup>3</sup> *Deterrent or Defence*. London, Stevens and Sons, 1960, p. 23.

Mars 2013

### Comprendre le fonctionnement du paradoxe de la stabilité/instabilité

L'existence du paradoxe de la stabilité/instabilité repose sur l'improbabilité d'une escalade vers la guerre nucléaire. Cette improbabilité peut résulter de deux facteurs : l'efficacité de la dissuasion nucléaire ou, au contraire, la faible crédibilité de celle-ci.

Dans le premier cas, la théorie de la destruction mutuelle assurée impose aux acteurs de ne pas se livrer de guerre conventionnelle majeure. De même, les acteurs sont fortement incités à limiter leur engagement et à éviter toute escalade. En conséquence, la guerre limitée ou indirecte devient sûre (« safe ») et donc probable. Pour Charles L. Glaser (1990, p. 46), « l'abaissement de la probabilité qu'une guerre conventionnelle dégénérera en une guerre nucléaire réduit le danger de commencer une guerre conventionnelle. Dès lors, cette faible probabilité d'escalade rend la guerre conventionnelle moins dangereuse et en conséquence plus probable ».

Dans le second cas, le recours à l'arme nucléaire est improbable du fait des enjeux : par exemple, au début des années 1950, il était peu probable que les Etats-Unis déclenchent une guerre nucléaire – qui aurait été suicidaire – pour protéger les pays d'Europe de l'ouest d'une attaque conventionnelle soviétique. Le jeu n'en aurait probablement pas valu la chandelle. Dès lors, l'adversaire peut s'engouffrer dans la brèche et conduire une action conventionnelle sans crainte d'une réplique nucléaire. La doctrine des représailles massives, initialement conçue comme solution à l'infériorité conventionnelle des Etats-Unis en Europe, ne résout en rien le problème puisqu'elle est elle-même peu crédible, comme le souligna Raymond Aron. Sa doctrine de substitution, la doctrine de la riposte graduée, est riche d'enseignement puisqu'elle ouvre la porte à un affrontement conventionnel : dans certains cas, la dissuasion conventionnelle l'emporte sur la dissuasion nucléaire.

Notons que cette deuxième approche du paradoxe de la stabilité/instabilité, portée par S. Paul Kapur, ne s'intéresse qu'à un hypothétique affrontement entre Américains et Soviétiques en Europe de l'ouest au début des années 1950, et n'est que d'une faible utilité pour comprendre la dualité de la Guerre Froide. Au contraire, la première approche, majoritaire, permet quant à elle d'expliquer non seulement l'absence d'affrontement direct entre les deux Grands, mais également la multitude d'affrontements indirects et limités entre eux.

En résumé, c'est l'improbabilité de la montée aux extrêmes nucléaires qui favoriserait le déclenchement de guerres conventionnelles au niveau inférieur. Mais ces guerres doivent absolument demeurer limitées puisque toute escalade ferait ressurgir le spectre de la guerre nucléaire. Ainsi, la bombe nucléaire doit être considérée comme étant responsable à la fois de l'écllosion de ces conflits mais également de leur aspect nécessairement limité.

#### Les références essentielles

- ARON, Raymond. *Le Grand Débat*, Paris, Calmann-Lévy, 1963
- GLASER, Charles L. *Analysing strategic nuclear policy*, Princeton (NJ), Princeton University Press, 1990
- KAPUR, Paul S. "India and Pakistan's unstable peace: Why nuclear South Asia is not like Cold War Europe". *International Security*, 2005, Vol. 30, No. 2; p. 127-52
- KREPON, Michael. *The stability-instability paradox, misperception, and escalation control in South Asia*. Paper published by the Henry L. Stimson Center, Washington, DC, 2003
- JERVIS, Robert. *The illogic of American nuclear strategy*. Ithaca (NY), Cornell University Press, 1984
- RAUCHLAUS, Robert. "Evaluating the Nuclear Peace Hypothesis. A Quantitative Approach". *Journal of Conflict Resolution*, avril 2009, Vol. 53 No. 2; p. 258-277
- SAGAN, Scott D. "For Worse: Till Death Do Us Part," in SAGAN, Scott D., WALTZ, Kenneth. *The Spread of Nuclear Weapons: A Debate Renewed*. New York, Norton, 2003

### Mars 2013

SNYDER, Glenn. "The balance of power and the balance of terror". In SEABURY, Paul (ed.) *Balance of power*, San Francisco, Chandler, 1965  
WALTZ, Kenneth N. "For Better: Nuclear Weapons Preserve an Imperfect Peace", in SAGAN, Scott D., WALTZ, Kenneth. *The Spread of Nuclear Weapons: A Debate Renewed*. New York, Norton, 2003

#### **« Ugly stability<sup>4</sup> » : l'équilibre nucléaire indo-pakistanaïis comme facteur de déstabilisation régional**

#### **Le paradoxe de la stabilité/instabilité et le cas indo-pakistanaïis**

##### **La bombe nucléaire favorise l'aventurisme pakistanaïis**

De 1972 à 1999, aucun conflit armé n'opposa le Pakistan et l'Inde : ce fut la plus longue période de paix entre ces deux Etats. Cette situation s'explique par la domination conventionnelle de l'Inde, incontestable après les deux défaites pakistanaïises de 1965 et 1971. Les Pakistanaïis font profil bas et mettent provisoirement de côté l'expression de leur revendication sur le Cachemire afin de ne pas risquer une nouvelle confrontation militaire dont l'issu leur serait très probablement défavorable.

La rupture intervient lorsque le Pakistan se dote de l'arme nucléaire : celle-ci lui permet en effet de rendre caduc la supériorité conventionnelle indienne en rendant improbable le déclenchement d'une guerre conventionnelle. Dès lors, l'Inde perd sa capacité à riposter de façon conventionnelle aux provocations pakistanaïises (comme en 1965, quand l'armée pakistanaïise avait transgressé la Line of Control). La bombe nucléaire offre ainsi au Pakistan une large impunité dont il va profiter. Pour S. Paul Kapur (2008, p. 93) « L'arme atomique a permis au Pakistan, en tant que puissance non satisfaite et plus faible conventionnellement, de remettre en cause le statu quo territorial sans risquer de réplique militaire indienne de grande ampleur ».

En 1999, un an après les essais nucléaires de l'Inde et du Pakistan, des soldats pakistanaïis et des combattants irréguliers traversent la LoC et pénètrent d'une dizaine de kilomètres en territoire indien. C'est le début de la guerre du Kargil. Pour P.R Chari (2001, p. 21), les tests nucléaires conduits par l'Inde et le Pakistan en mai 1998 « ont probablement réussi à rendre possible la guerre du Kargil ». L'Inde est dissuadée de réagir par une guerre conventionnelle majeure ; elle doit se limiter à expulser les éléments pakistanaïis de son territoire. De même, en décembre 2001, un groupe terroriste sponsorisé par le Pakistan, le Lashkar-e-Taiba, attaque le parlement indien. S'en suivent une rupture des relations diplomatiques entre l'Inde et le Pakistan, une escalade militaire des deux côtés de la frontière et un face-à-face qui durera plusieurs mois.

Cet aventurisme pakistanaïis apparaît comme la conséquence logique de sa nucléarisation. La dissuasion nucléaire stérilisant le risque d'une guerre conventionnelle majeure, le Pakistan peut se permettre des provocations face auxquelles l'Inde sera quasiment impuissante. Ainsi, pour Jervis (2009, p. 393), revisitant le paradoxe de la stabilité/instabilité : « La stabilité stratégique permet, si ce n'est crée, l'instabilité en rendant la violence de basse intensité relativement peu risquée puisque l'escalade vers la [guerre] nucléaire est trop dangereuse ». Tout comme Jervis, de nombreux auteurs (la liste présentée en bibliographie n'est pas exhaustive) ont jugé pertinent de recourir au paradoxe de la stabilité/instabilité pour expliquer la succession de crises entre l'Inde et le Pakistan depuis la nucléarisation des deux pays. Un exemple parmi d'autre : pour Sumit Ganguly (2002, p. 122-123), la guerre du Kargil « se conforme

<sup>4</sup> Ashley J. Tellis, C. Christine Fair et Jamison Jo Medby, 2001

### Mars 2013

étroitement aux prédictions du paradoxe de la stabilité/instabilité ». Toutefois, un auteur, S. Paul Kapur, a remis en cause cette application du paradoxe de la stabilité/instabilité.

#### **Stabilité/instabilité ou instabilité/stabilité/instabilité : la critique de S. Paul Kapur**

S. Paul Kapur compare la situation indo-pakistanaise à la situation en Europe au début des années 1950 et en conclut que les deux cas sont très différents. Au moment de la Guerre froide, une guerre en Europe n'aurait probablement pas dégénéré en guerre nucléaire. Dès lors, un affrontement conventionnel devenait possible. Or, à l'époque, l'Union Soviétique disposait d'une supériorité conventionnelle indéniable. Dès lors, les Etats-Unis étaient incapables de dissuader, nucléairement ou conventionnellement, une attaque soviétique : celle-ci devenait probable. En conséquence, selon Kapur, le paradoxe de la stabilité/instabilité stipule que la faible probabilité de la montée aux extrêmes nucléaire encourage le déclenchement d'une guerre par l'acteur qui est le plus fort conventionnellement. Appliqué au cas indo-pakistanaise, le paradoxe de la stabilité/instabilité favoriserait donc le recours à la violence par l'Inde, qui est la puissance conventionnelle dominante. Or, c'est le Pakistan qui a été à l'origine des nombreuses crises ayant secoué les deux pays. Dès lors, S. Paul Kapur en conclut que la situation indo-pakistanaise diffère de la situation en Europe au début de la guerre froide et qu'il convient d'élaborer un autre modèle explicatif. Il propose le modèle de l'instabilité/stabilité/instabilité : si la probabilité de voir une guerre conventionnelle dégénérer en guerre nucléaire est élevée, alors la guerre conventionnelle devient improbable. Dès lors, un Etat peut multiplier les provocations voire les agressions (asymétriques ou terroristes) en toute impunité puisque son adversaire ne pourra pas y répondre conventionnellement sans risquer la guerre nucléaire.

Sur le plan théorique, la critique que fait S. Paul Kapur du paradoxe de la stabilité/instabilité n'est pas convaincante. Il prend comme point de départ la situation en Europe dans les années 1950, faisant donc du paradoxe de la stabilité/instabilité une conséquence de la faible crédibilité de la dissuasion nucléaire américaine. Cela est contestable : la plupart des auteurs s'intéresse au contraire aux cas dans lesquels la dissuasion nucléaire est efficace. Dans ce second cas, une guerre conventionnelle majeure est improbable justement parce qu'elle conduirait à la guerre nucléaire ; dès lors, une guerre limitée a peu de chance de dégénérer en guerre totale et devient probable : il existe un espace pour la conflictualité de basse-intensité sous le seuil nucléaire. L'analyse de S. Paul Kapur, même s'il le conteste, est très proche de cette conception du paradoxe de la stabilité/instabilité. Il y introduit juste une différence, plus sémantique que fondamentale : il suggère que c'est l'instabilité (et non la stabilité) au niveau supérieur (nucléaire) qui favorise la stabilité au niveau conventionnel qui elle-même favorise l'instabilité au niveau inférieur. Mais ce triptyque instabilité/stabilité/instabilité n'est en réalité guère différent du couple promu par le paradoxe de la stabilité/instabilité quand l'on reprend la définition que donne Raymond Aron de la stabilité (citée plus haut).

S. Paul Kapur a toutefois pour mérite de relancer le débat entre optimistes et pessimistes en contestant l'un des éléments clés de la théorie du paradoxe de la stabilité/instabilité : la nécessaire limitation du conflit entre puissances nucléaires. Selon lui, l'instabilité au niveau inférieur peut être source d'instabilité au niveau supérieur.

CORDONNIER, Isabelle, TERTRAIS, Bruno. *L'Asie nucléaire*. Institut français des Relations internationales, 2001

CHARI, P.R. "Nuclear Restraint, Nuclear Risk Reduction, and the Security/Insecurity Paradox in South Asia", in KREPON, Michael, GAGNE, Chris (eds.). *The Stability/Instability Paradox: Nuclear Weapons and Brinkmanship in South Asia*. Washington, D.C., Henry L. Stimson Center, 2001

**Mars 2013**

- GANGULY, Šumit. "Indo-Pakistani Nuclear Issues and the Stability/Instability Paradox". *Studies in Conflict and Terrorism*, Octobre–Décembre 1995, Vol. 18, No. 4; p. 325–334
- GANGULY, Šumit. *Conflict Unending: India-Pakistan Tensions since 1947*. New Delhi, Oxford University Press, 2002
- GANGULY, Šumit, WAGNER, R. Harrison. "India and Pakistan: Bargaining in the Shadow of Nuclear War". *Journal of Strategic Studies*, septembre 2004, Vol. 27, No. 3; p. 479–507
- GANGULY, Šumit, HAGERTY, Devin T. *Fearful symmetry : India-Pakistan, crises in the shadow of nuclear weapons*. Seattle, University of Washington Press, 2005
- JERVIS, Robert. "Kargil, deterrence, and international relations theory." In LAVOY, Peter E. *Asymmetric Warfare in South Asia The Causes and Consequences of the Kargil Conflict*. Cambridge, Cambridge University Press, 2009; p. 377-397
- KAPUR, Paul S. "India and Pakistan's unstable peace: Why nuclear South Asia is not like Cold War Europe". *International Security*, 2005, Vol. 30, No. 2; p. 127-52
- KAPUR, S. Paul. "Do nuclear weapons stabilize South Asian militarized crises? Evidence from the 1990 case". *Asian Security*, avril 2005, Vol. 1, No 2; p. 174-189
- KAPUR, S. Paul. "Ten years of instability in a nuclear South Asia". *International Security*, automne 2008, Vol. 33, No. 2; p. 71-94
- KREPON, Michael. "The Stability-Instability Paradox, Misperception ad Escalation Control in South Asia" in KREPON, Michael, JONES, Rodney et HAIDER, Ziad (eds.). *Escalation Control and the Nuclear Option in South Asia*. Washington DC, Stimson Center, novembre 2004, p. 1-24
- TELLIS, Ashley J., FAIR, C. Christine, MEDBY, Jamison Jo. *Limited conflict under nuclear umbrella : Indian and Pakistani lessons from the kargil crisis*. Santa Monica (Calif.), Rand, 2001
- TERTRAIS, Bruno. *Leçons de l'exemple indo-pakistanaise pour la dissuasion nucléaire*. Paris, Fondation pour la recherche stratégique, 2003

**Le débat renouvelé entre optimistes et pessimistes : quel risque de guerre nucléaire ?**

Le paradoxe de la stabilité/instabilité postule que la stabilité au niveau supérieur favorise l'instabilité au niveau inférieur. La question qui se pose est de savoir si ce processus peut être inversé : la stabilité au niveau inférieur peut-elle aboutir à une instabilité au niveau systémique ?

La réponse des auteurs optimistes est négative. Le paradoxe de la stabilité/instabilité postule l'efficacité de la dissuasion, ce qui signifie qu'une guerre limitée ne va pas se transformer en guerre totale du fait du risque consécutif d'une guerre nucléaire. Ainsi, selon ces auteurs, la bombe nucléaire favorise l'émergence d'une conflictualité de basse-intensité mais maintient également cette violence en-dessous du seuil nucléaire. La bombe nucléaire est à la fois source de violence et facteur de limitation de celle-ci. Pour Sumit Ganguly, le constat est particulièrement clair : depuis que l'Inde et le Pakistan se sont dotés de l'arme nucléaire, toutes les crises qui les ont opposés sont demeurées limitées. Pour l'auteur (2008, p. 65), « comme la conclusion des crises de 1999 et de 2001-2002 le démontre, la dissuasion nucléaire est robuste en Asie du Sud. Ces deux crises ont été contenues à des niveaux bien inférieurs à la guerre totale ». L'éclosion de ces crises au niveau inférieur n'a pas remis en cause la stabilité au niveau supérieur de la relation indo-pakistanaise.

Mais un certain nombre d'auteurs pessimistes développe une vision différente. Pour S. Paul Kapur, l'effet premier de la nucléarisation du Pakistan est bel et bien la déstabilisation de la région : le Pakistan a été encouragé à adopter un comportement agressif. Qui plus est, l'idée selon laquelle tout conflit indo-pakistanaise demeurerait nécessairement limité serait à remettre en cause. En effet, alors que

### Mars 2013

Pakistan postule que l'Inde ne répliquera pas de façon conventionnelle à ses provocations, New Delhi a au contraire mis sur pied une doctrine de guerre conventionnelle limitée sous le seuil nucléaire pour mettre en échec la stratégie pakistanaise. Cette doctrine, intitulée « Cold Start », vise à garantir à l'Inde la capacité de réagir conventionnellement à des provocations pakistanaises, sans pour autant risquer un conflit nucléaire. Elle repose sur l'idée qu'il est possible de conduire des opérations militaires de courte durée sur un espace restreint du territoire pakistanaise (de 50 à 80 kilomètres) en demeurant en dessous du seuil nucléaire. L'objectif est de ne pas faire peser de menace sur la survie de l'Etat (pour que le Pakistan ne réagisse pas de façon nucléaire) mais de mener des opérations punitives afin d'exercer, de nouveau, une dissuasion conventionnelle qui limiterait les provocations pakistanaises.

Les attentats de Bombay en 2008, auxquels les services secrets pakistanaise ont contribué, démontrent que le Pakistan ne craint pas la doctrine Cold Start. Celle-ci n'a d'ailleurs pas été mise en œuvre par l'Inde, probablement du fait de l'incertitude quant à la réaction pakistanaise à une attaque, même limitée, des forces indiennes. Face aux risques d'une guerre nucléaire, il semble bien que l'Inde ait renoncé à tester sa doctrine, démontrant qu'une guerre conventionnelle directe entre puissances nucléaires demeure improbable.

La non-mise en œuvre de la doctrine Cold Start tendrait à donner raison aux optimistes. Toutefois, il faut également constater que l'Inde et le Pakistan ont pu envisager, par le passé, de recourir à leurs armes nucléaires ; de même, l'on ne peut savoir qu'elle sera la réaction de l'Inde, excédée, à une nouvelle provocation pakistanaise. Dinshaw Mistry apporte une contribution importante en attribuant l'absence de conflit majeur entre les deux pays non pas à la dissuasion nucléaire, mais à d'autres facteurs tels que la longueur de la mobilisation des troupes ainsi que l'énorme pression internationale.

En conclusion, la bombe nucléaire ne met pas fin à toute conflictualité ; au contraire, elle encourage une conflictualité de basse intensité. Dès lors, le risque demeure de voir une guerre, même limitée, dégénérer en guerre totale, puis nucléaire. Comme le note P.R. Chari (2001, p. 16), « il est nullement axiomatique qu'un autre conflit entre les deux pays soit impossible ou se terminerait sans escalade jusqu'au seuil nucléaire ».

CHARI, P.R. "Nuclear Restraint, Nuclear Risk Reduction, and the Security/Insecurity Paradox in South Asia", in KREPON, Michael, GAGNE, Chris (eds.). *The Stability/Instability Paradox: Nuclear Weapons and Brinkmanship in South Asia*. Washington, D.C., Henry L. Stimson Center, 2001

GANGULY, Šumit. "Nuclear stability in South Asia". *International Security*, automne 2008, Vol. 33, No. 2; p. 45-70

GANGULY, Sumi, KAPUR, S. Paul. *India, Pakistan, and the Bomb: Debating Nuclear Stability in South Asia*. Columbia, Columbia University Press, 2010

MISTRY, Dinshaw. "Tempering optimism about nuclear deterrence in South Asia". *Security Studies*, 2009, No. 18; p. 148-182

#### **Sur la doctrine indienne « cold start » :**

KAPUR, S. Paul. *Dangerous deterrent: nuclear weapons proliferation and conflict in South Asia*. Stanford, Stanford University Press, 2007

LADWIG III, Walter C. "A Cold Start for hot wars?" *International Security*, hiver 2007/2008, Vol. 32, No. 3; p. 158-190

"US embassy cables: India 'unlikely' to deploy Cold Start against Pakistan". *The Guardian*. 30 November 2010. Disponible en ligne : <http://www.guardian.co.uk/world/us-embassy-cables-documents/248971>